THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1179



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Le vrai ménage de M. Audouin journaliste. Dialogue

REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ



Il faut que notre constitution soit une bien belle chose, puisque toutes les puissances de l'Europe veulent se liguer pour la détruire.

Le sapeur AUDOUIN, *Journ. univ.*

LE PETIT MENAGE DE M. AUDOUIN,

Journaliste (1) *et sapeur du bataillon des Carmes.*

(La scène se passe dans la chambre de M. et de Madame Audouin. On voit un lit, une armoire, cinq ou six chaises, un chien, un chat, une hache et un bonnet de sapeur, un habit de garde national accroché à un portemanteau, un sabre, un fusil, une giberne, une paire de moustache postiche qui traîne sur la cheminée, et deux tables. Sur l'une de ces tables M. Audouin *fabrique son journal; sur l'autre,* Madame Audouin *repasse des chemises, des cols et des bas de coton).*

Madame AUDOUIN, *tout en travaillant, chante sur un air des* Moissonneurs.

Le temps passe,
Passe, passe, passe, passe,
Comme ce linge entre mes doigts. (*bis*)

(1) Il rédige le *Journal universel* ou *Révolutions des royaumes*, et sa femme est blanchisseuse.

Monsieur AUDOUIN.

Parbleu ! madame Audouin, vous devriez bien choisir un autre moment pour chanter ! Vous voyez que je suis sérieusement occupé à inventer une nouvelle conspiration contre la nation, et vous m'interrompez sans cesse ! cela n'est pas bien.

Madame AUDOUIN.

Ah M. Audouin ! si je chante, ce n'est pas que j'ai le cœur gai, il s'en faut de beaucoup.

Monsieur AUDOUIN.

Eh ! qu'avez-vous donc, madame Audouin ?

Madame AUDOUIN.

Les affaires ne vont plus.

Air : *Des fleurettes.*

Faut-il que je vous dise
Que j'avois des louis,
Quand, pour les gens d'église,
Je lavois des surplis.
Que faire dans cette crise ?
Je vois mes rares talens
Réduits, en ces durs momens,
A la chemise.

Et cela est bien vrai. Avant la révolution, j'avois la pratique de presque tous les abbés de Paris pour les surplis et les rochets ; je gagnois de l'argent. Aujourd'hui que le clergé est à

bas, je n'ai d'autre ressource que de laver les chemises de nos citoyens qui ne payent pas. Cela est bien dur !

Monsieur AUDOUIN.

Ah, madame Audouin, vous êtes aristocrate !

Madame AUDOUIN.

Non pas, M. Audouin. On n'est point aristocrate pour préférer de blanchir des surplis fins à de grosses chemises de journalistes et de Sans-Culotes.

Monsieur AUDOUIN.

Paix-là, paix-là, madame Audouin. N'insultez pas les deux classes de citoyens qui sont maintenant les plus utiles à l'état. Je suis journaliste et je m'en fais gloire, parce que j'ai toujours écrit dans le sens de la révolution ; et apprenez que les Sans-Culotes, que vous méprisez tant, sont ceux qui font le plus de cas de mon journal, et dont les suffrages me flattent le plus.

Madame AUDOUIN.

Que m'importe votre journal ? j'étois plus heureuse quand vous ne le faisiez pas. Avant la révolution, je gagnois pour vous et pour moi. Maintenant, je n'ai plus d'ouvrage, et vous ne gagnez que cinquante sous par jour avec vos écrits ! Comment soutenir un ménage avec cela ?

Monsieur AUDOUIN.

Eh, comptez-vous pour rien l'honneur que j'ai d'être journaliste et sapeur du bataillon des Carmes ? Je ne gagne que cinquante sous, il est vrai, mais c'est avec la nation. Apprenez qu'il vaut mieux gagner peu de chose avec elle que de s'enrichir avec les aristocrates. Je ne sais pas, madame Audouin, nous nous brouillerons; vous calomniez la révolution, cette superbe révolution qui, après mon journal, est bien la plus belle chose du monde.

Air : *Or, écoutez petits et grands.*

Oui, cette révolution,
Régénère la nation.
Hélas ! que ferions-nous sans elle ?
Nous serions encor en tutelle.
L'on ne me verroit pas enfin
Ecrire pour avoir du pain.

Et puis, lorsque dans un numéro je mets une petite dénonciation bien tournée, je gagne douze ou quinze sous de plus ; ce qui ne laisse pas que d'être avantageux. (*appercevant le chat qui joue avec ses moustaches de sapeur*) Ah! bon dieu ! qu'est-ce que je vois? mais courez donc, madame Audouin, voilà votre chat qui a sauté sur la cheminée et qui joue avec mes moustaches : il va les gâter.

(Madame Audouin *quitte son ouvrage, court après son chat et lui arrache les moustaches de son mari.*)

Madame AUDOUIN.

Les voici vos moustaches, vous voyez bien qu'elles ne sont pas gâtées.

Monsieur AUDOUIN.

Un peu cependant, mais je leur donnerai un petit coup de peigne en me couchant et j'y mettrai un peu de suif; je dois demain m'en servir pour paroître à une revue à la tête de mon bataillon.

Air : *De la baronne.*

A ma moustache
Je dois mon rang et mes exploits ;
Et, dans un combat, le plus lâche
Viendroit se rallier, je crois,
A ma moustache.

Cette moustache
Fait fuir de loin comme de près ;
Le plus déterminé bravache
N'oseroit se frotter jamais
A ma moustache.

Par ma moustache
Bientôt tout Paris jurera ;
Il n'est ni sabre, ni rondache,
Plus redoutable en un combat
Que ma moustache.

Cette moustache,
Si chère à tout bon citoyen,
Sera pour mon fils; mais qu'il sache
Qu'à ma mort il n'aura de bien
Que ma moustache.

Madame AUDOUIN.

Travaillez-donc, M. Audouin. Vous voyez bien que l'heure d'envoyer à l'imprimerie approche, et vous n'avez rien fait encore.

Monsieur AUDOUIN.

Vous avez raison, madame Audouin; c'est que quand je pense à ma moustache, j'oublie tout le reste. Mais ne vous inquiétez pas; je n'ai plus qu'un projet de contre-révolution et trois dénonciations à faire pour finir mon numéro.

(*Ici l'on entend frapper à la porte.*)

Madame AUDOUIN.

Qui est-là?

GORSAS en dehors.

Ouvrez, ami.

Monsieur AUDOUIN.

Ami! cela ne veut rien dire.

Madame AUDOUIN.

Oh! je n'ouvrirai pas qu'il ne m'ait dit qui il est.

Monsieur AUDOUIN.

Ouvrez pourtant, madame Audouin : c'est peut être un Sans-Culote qui veut garder l'incognito.

GORSAS en dehors.

Air : *Des chemises à Gorsas.*

Ouvrez vîte la porte
A Gorsas,
Ouvrez vîte la porte,
Pour être demain d'un repas
Sa chemise il apporte.
Ouvrez vîte la porte
A Gorsas,
Ouvrez vîte la porte.

Monsieur AUDOUIN (*courant au-devant de Gorsas qui entre dans la chambre.*)

Eh! c'est notre ami Gorsas! comment vous portez-vous, la fleur des patriotes?

GORSAS.

Très-bien. Et vous, mon cher sapeur?

Monsieur AUDOUIN.

Pour moi, je me porte comme la constitution, c'est-à-dire, à merveille.

GORSAS.

Ma chemise est-elle blanchie, madame Audouin?

Madame AUDOUIN.

Oui; mais vous ne l'aurez que demain. Je n'ai pas le temps de la repasser aujourd'hui.

GORSAS.

Comment vais-je faire? il faut que demain je sorte de grand matin, et je n'ai pas de chemise! Voici ma seconde que je vous apporte pour être blanchie; et ma troisième, que j'ai sur le corps, a été déchirée à notre dernière séance du club des cordeliers.

Monsieur AUDOUIN.

Allons, madame Audouin, il faut obliger l'ami Gorsas. Repassez sa chemise tout de suite, cela fera qu'il pourra l'emporter avec lui.

Madame AUDOUIN.

Je vois bien qu'il faut faire tout ce que vous voulez, M, Audouin, mais notre ami Gorsas ne paye pas trop exactement.

GORSAS.

Oh! je vous payerai, madame Audouin, je vous payerai.

Monsieur AUDOUIN.

Il dit qu'il vous payera, ainsi soyez tranquille. Dis-moi, mon ami, sais-tu des nouvelles?

GORSAS.

Beaucoup, et de fières nouvelles encore.

Monsieur AUDOUIN.

Quelles sont-elles?

GORSAS.

Toutes les puissances étrangères se liguent contre nous; et même, je le tiens d'une personne qui ne ment jamais; ce Tipoo-Saïb qui avoit l'air d'être notre ami, et qui, il y a trois ans, nous envoya des ambassadeurs pour nous amuser, ce Typoo-Saïb, te dis-je, se joint aux aristocrates. Il leur fait présent de trente mille hommes de cavalerie qu'on a dernièrement rencontrés manœuvrant sur leurs vaisseaux dans la mer Baltique.

Monsieur AUDOUIN.

En es-tu bien sûr, mon ami?

GORSAS.

Si j'en suis sûr! Robespierre et Carra me l'on dit. Les Espagnols doivent entrer en France par la Lorraine, les Anglois par le Berri, les Portugais par Dijon, les Suédois par les Bouches du Rhône, les Allemands par les Pyrennées, les Russes par les Alpes, les troupes du Pape par la Flandre, les Sardes et les Napolitains par la Touraine, les Danois par le Languedoc, les Prussiens par les Cévennes, les Hollandois par les montagnes d'Auvergne, les Turcs par le Limousin, et l'armée navale, composée de

Bohémiens, de Polonois, de Hongrois et de Suisses, entrera par le canal de Briare.

Monsieur AUDOUIN.

Mais c'est du sérieux, cela !

GORSAS.

Et très-sérieux même! je le vois bien, ces malheureux en veulent à notre constitution.

Monsieur AUDOUIN.

Je l'ai déjà dit, il faut que notre constitution soit une bien belle chose, puisque toutes les puissances de l'Europe se liguent pour la détruire (1) ; mais ils n'en viendront pas à bout. N'avons-nous pas pour la défendre trois millions de bayonnettes ?

GORSAS.

Oui ; mais si nous succombons, les bons patriotes, comme nous, pourroient fort bien payer les pots cassés.

M. AUDOUIN.

Va, va ; ne crains rien. Je jure, par ma moustache, que les ennemis n'oseront point entrer en France. D'ailleurs, j'ai pour cela un petit projet qui n'est pas si mal combiné.

GORSAS.

Quel est-il ?

---

(1) C'est ce qu'il a dit dans un de ses derniers numéros.

M. Audouin.

Je vais te le confier ; mais n'en parle à personne au moins.

Gorsas.

Oh ! je n'ai garde.

M. Audouin.

Mais avant de te parler de mon projet, dis-moi qui sont ceux qui doivent commander nos ennemis ?

Gorsas.

Il y a d'abord le roi de Suède et le général Bender ; je ne sais pas encore quels seront les autres.

M. Audouin.

Ecoute. Tu sais que d'Eglantine avoit projetté de lever un régiment de tyrannicides, c'est-à-dire, de jeunes patriotes qui, au premier signal, iroient tuer ceux qu'on leur désigneroit comme tyrans. Or, voici plus que jamais le moment de former un pareil corps. Chaque soldat tyrannicide, armé d'un poignard qu'il aura soin de tenir caché, ira, au nom de la nation et de la constitution, assassiner un de nos généraux ennemis. Il seroit même important qu'ils prissent tous, le même jour, pour cette œuvre constitutionnelle. Les chefs tués, les troupes vont se débander et retourner aussitôt dans leur pays. Eh bien ! que penses-tu de mon projet ?

GORSAS.

Il est superbe, admirable. Mais où trouver des tyrannicides ?

M. AUDOUIN.

Nous le serons, s'il le faut ; et beaucoup de bons patriotes se feront un devoir de nous imiter. Songe donc que tous les moyens sont bons pour soutenir la constitution.

GORSAS.

Tu as raison. Je m'engage dans les tyrannicides.

M. AUDOUIN.

Et moi aussi, mais à condition que je serai sapeur, car je tiens à ma moustache.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Le poignard seul en pareil cas
Doit venir à notre aide ;
De Bender tu te chargeras,
Moi, du roi de Suède.

GORSAS.

Mais sais-tu que nous nous exposons, et que nous pourrions être assassinés à notre tour ?

Monsieur AUDOUIN.

Je le crains comme toi, mais il y a une chose à faire à cela, c'est de ne point nous mettre dans les tyrannicides, et de nous contenter prudemment d'exciter les autres à le de-

venir. Nous aurons la gloire de les avoir inspirés, nous jouirons du fruit de leurs travaux, et nous n'aurons couru aucun risque. Il est bien doux d'assassiner un aristocrate, mais c'est lorsqu'on n'a rien à craindre pour soi.

GORSAS.

Tu parles à merveille, mon cher Audouin. Je suivrai ton avis. Soyons prudens, N'assassinons pas, mais faisons assassiner. A propos, il faut que je te chante un petit couplet, en manière d'impromptu, que j'ai fait sur ton petit ménage. On y verra le cas que je fais de madame Audouin, qui est bien la meilleure femme que je connoisse.

Madame AUDOUIN.

Vous êtes fort honnête, M. Gorsas.

GORSAS.

C'est que je vous estime, madame Audouin, je vous le dis franchement, et si vous étiez veuve, je serois très-flatté de vous voir madame Gorsas.

Monsieur AUDOUIN.

Vous êtes fort honnête, M. Gorsas.

GORSAS.

Ecoutez-moi bien, voici mon petit couplet.

Air : *Guillot près de sa Guillemette.*

Andouin est digne d'Audouinette,
Audouinette est digne d'Audouin,

Audouin chérit son Audouinette,
Audouinette chérit Audouin,
Audouin vit pour son Audouinette,
Audouinette vit pour Audouin,
Audouin fait tout pour Audouinette,
Audouinette tout pour Audouin.

Monsieur AUDOUIN.

Il est charmant, ce couplet! je ne l'aurois pas mieux fait.

Madame AUDOUIN.

Vous êtes trop bon, M. Gorsas, ce couplet est trop joli pour moi.

GORSAS.

Oh! c'est une bagatelle, madame Audouin; une pure bagatelle? j'en fais comme cela de temps en temps, que je mets dans mon journal pour récréer mes lecteurs. Mais je songe qu'il est l'heure d'aller faire des motions au palais-royal. Ma chemise est-elle repassée, madame Andouin?

Madame AUDOUIN.

Oui, la voici. Vous me devez trois blanchissages, vous le savez bien?

GORSAS.

Oui, c'est douze sous, n'est-ce pas? Eh bien; je vous en donnerai seize la première fois.

Madame AUDOUIN.

Mais il me faut de l'argent aujourd'hui, sans quoi point de chemise.

GORSAS.

Ah! madame Audouin, serez-vous inexorable? Si je n'ai pas un liard aujourd'hui, ce n'est pas ma faute. Je vous promets de vous donner seize sous la prochaine fois. Parlez pour moi, mon cher sapeur.

Monsieur AUDOUIN.

Donnez-lui sa chemise, Madame Audouin, il vous payera, je vous en réponds. Vous ne devriez pas être d'une tenacité si inconstitutionnelle avec les bons patriotes.

Madame AUDOUIN.

Allons, prenez votre chemise, mais vous m'apporterez seize sous quand vous viendrez?

GORSAS.

Je vous en donne ma parole d'honneur. Adieu, mon cher sapeur, adieu, madame Audouin.

On souscrit chez J. Blanchon, libraire, rue S. André-des-Arcs, N°. 110, *pour le second volume composé de 25 numéros, avec une gravure à la tête de chaque volume, pour les abonnés*

seulement, à raison de 5 liv. pour Paris, et 6 liv. pour les départemens, franc de port.

On trouve chez le même le tome premier, composé de 25 numéros, avec une gravure, franc de port 6 liv., et en le prenant au bureau, 4 liv. 10 s.